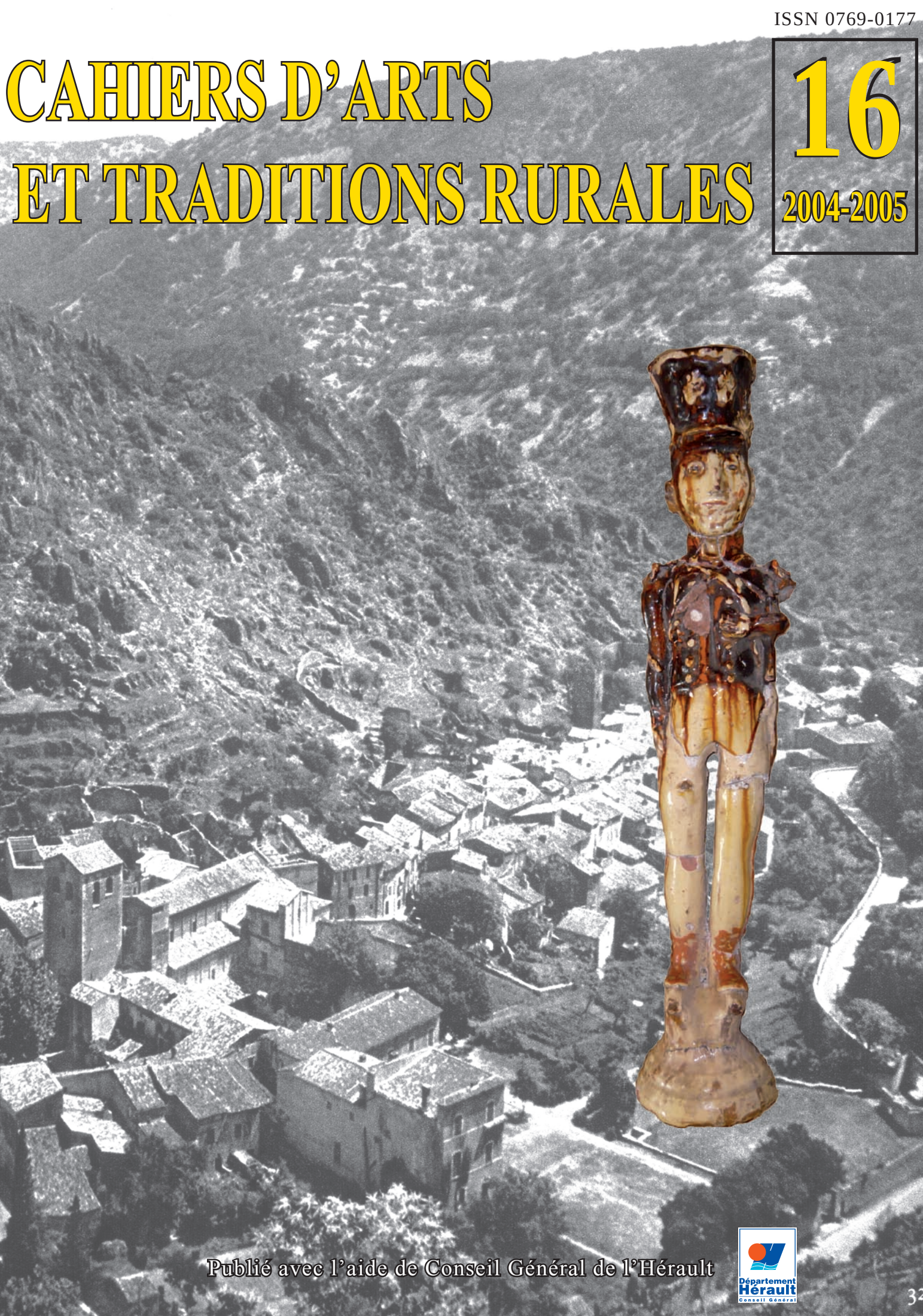
ISSN 0769-0177

CAHIERS D'ARTS ET TRADITIONS RURALES

16
2004-2005



Publié avec l'aide de Conseil Général de l'Hérault

Département Hérault Conseil Général

Elie Douysset (1846-1933)

Le récit d'Elie Douysset, plaidoyer pour l'obtention de la légion d'honneur, vaut témoignage pour l'histoire viti-vinicole languedocienne des années 1870 aux années 1920.

A l'heure de l'invasion phylloxérique dans le département de l'Hérault, deux frères de Saint-André-de-Sangonis, fils du filateur Théophile Douysset en cheville avec les marchés américains, rencontrent, àMontpellier, Emile Planchon, de retour des Etats-Unis (1873). Paul, rédacteur en chef du *Messager du Midi*, et Elie, commerçant en vins, mettent leurs talents conjugués au service du « célèbre botaniste » : substituer au système radiculaire des vignes françaises jugé défaillant face aux attaques du phylloxéra, le système radiculaire des plants américains, réputé résistant. Affiches, tracts, conférences orchestrées par le journaliste battent la campagne ; la demande de clinton, noah, riparia, jacquez, rupestris et autres affluent chez le négociant. Mais l'affaire tourne en déroute sous les injures de clients déçus par l'arrivée de bois secs, inaptes à la greffe. Le *Messager du Midi* fait les frais de l'opération et la Maison Douysset-Fils part chercher meilleure fortune à Béziers en 1880.

L'insecte poursuit son œuvre de destruction en direction de l'ouest ; la demande de plants américains y enfle. Elie afferme alors deux hectares d'aramon, étête les souches et greffe jacquez, riparia... pour leur faire produire du bois yankee... destinés à servir de porte-greffe à des cépages du cru ! Un tour de passe-passe pour le moins audacieux, assimilé à du « vandalisme » par les riverains. Qu'importe ! Le négociant fait fortune en quelques saisons ; toute sa famille travaille à segmenter les sarments de dix mètres, les débiter en « boutures resplendissantes de fraîcheur » à travers Biterrois et Minervois.

Le court-noué vient interrompre ces lucratives opérations. Hasard malheureux ou riposte d'une nature perturbée ? La chaux-vive répare les dégâts ; Elie Douysset, alors, quadragénaire, revient vivre à Saint-André, plus riche qu'il n'en était parti et médaillé par le

comice agricole de Béziers. De quoi rebondir dans la sphère vigneronne. Il participe à la création de la Société Départementale d'Encouragement à l'Agriculture de l'Hérault (1894), aux activités de la Station Œnologique de Montpellier, à l'exposition universelle (1900).

L'homme d'affaires, américaniste de la première heure, s'appuie sur ses relations pour impulser au réseau bancaire régional et local, à l'Union des Syndicats du département, un élan conforme aux projets gouvernementaux : Crédit agricole mutuel (1905-1906), Crédit immobilier (1910), crédit commercial... Il est de toutes les créations. Les honneurs suivent. Le ministre de l'Agriculture lui décerne, à Pézenas, un prix de « Culture » ; l'*Eclair* lui consacre un article (1925) et la *Revue de viticulture* rend compte de ses activités l'année suivante. De quoi prétendre être fait Chevalier de la légion d'Honneur.

Et attendre que s'éteignent les dernières forces, en 1933, à l'âge de quatre-vingt-sept ans.

Professeure G.Gavignaud-Fontaine

Imprimerie - Papeterie
ROCH Frères
Millau (Aveyron)

Élie DOUYSSET

La vérité vraie

sur la reconstitution

de la vigne française

La vérité vraie sur la reconstitution de la vigne française

Nous étions à la fin de 1871. J'avais installé à St-André de Sangonis mon pays natal, un commerce de vins auquel j'avais associé mon frère Paul DOUYSSET rédacteur du Journal « *Le Messager du Midi* » de Montpellier qu'il habitait. A peine commencions-nous à en tirer réellement profit que je reconnaissais avec effroi la présence du phylloxéra dans notre propre vignoble. Je m'entretenais avec des amis dans mon bureau et la mort dans l'âme de cette triste découverte le 31 octobre 1873 et de la perspective effrayante de misère noire qui allait régner incessamment dans nos campagnes, lorsque le facteur me remit une lettre de mon frère me pressant de me trouver le lendemain à 2 heures après-midi dans le bureau de rédaction de son Journal où notre vieil ami PLANCHON fraichement arrivé de son voyage officiel en Amérique voulait nous faire, disait il, une communication de la plus haute importance.

A l'heure dite et au lieu désigné nous nous trouvions littéralement suspendus avec mon frère aux lèvres du célèbre botaniste. D'abord il nous charmait par le récit plein d'humour des épisodes tour à tour amusants ou angoissants de sa randonnée à travers bois, champs et vignes d'au-delà de l'Atlantique ; il nous stupéfiait ensuite par l'exposition de son projet véritablement génial en raison même de sa simplicité et de son mode d'application élémentaire : il fondait en effet la reconstitution du vignoble français au système radiculaire défaillant, tout uniment sur la substitution, par le moyen du greffage, du système radiculaire des cépages américains dont il s'était assuré de la résistance aux morsures du phylloxéra au cours de son voyage. Confondus, nous écoutions sa déclaration inopinée qu'il nous avait appelés pour nous prévenir qu'il comptait absolument sur nous pour mettre ce projet en application. Et cela, en considération

Cahier d'Arts et Traditions Rurales, 16, 2003-2005

ajoutait-il, de l'ardeur que nous apportions au travail, de notre intelligence, de la noblesse de notre cœur et de la grande estime dont jouissait notre famille et notre nom dans le monde commercial et agricole, depuis un temps immémorial; qualités, répétait-il, indispensables pour prendre vaillamment la tête, hâter et diriger dignement et mener à bonne fin une œuvre aussi belle de sauvetage national.

Jeunes et sans expérience, émus d'ailleurs et pour cause de l'éloge excessif de nos qualités de cœur et d'esprit et surtout du témoignage d'affection et de sympathie qu'il comportait à l'égard de notre père bien aimé Théophile DOUYSSET ex-filateur a St-André de Sangonis, nous ne faisions aucune objection et nous nous bornions à nous jeter dans les bras de cet excellent ami et à pleurer ensemble de satisfaction et de joie. Ce fût seulement quelques jours, après réflexion, que nous nous apercevions de la lourdeur du fardeau que nous avions accepté de mettre sur nos épaules en considérant l'envergure énorme des mesures à prendre pour préparer et assurer la réussite du projet. Mais « *alea facta erat* » nous ne pouvions plus reculer et ce fût tête baissée que nous nous lançâmes dans la mêlée en appelant Dieu à notre aide. Nous y allâmes avec tant d'ardeur, tant de passion que, quelques mois après, nous avions d'une part une liasse telle de correspondance obtenue, il est vrai, avec l'aide de PLANCHON, que nous avions déjà inondé littéralement notre région des essences connues et inconnues de la vigne d'outre-mer : *Clinton*, *Concord*, *Cunninghan*, *Taylor*, *Solonis*, *Noah*, *Triumph*, *Othello*, *Cinéréa*, *Seupernnong*, *Rotondifolia*, *Berlandieri*, *Riparia*, *glabre et tomenteux*, *Jacquez*, *Rupestris*, *Cordifolia*, *etc*, *etc*, ce dont pourrait d'ailleurs en témoigner, survivants de cette époque agitée, MMrs Auguste LAURENT de Celleneuve, Georges COUDERC d'Aubenas, et Pierre VIALA de Laverune, ancien député, conseiller général de l'Hérault, directeur et propri-étaire du Journal « *La Revue de Viticulture* » et membre de l'Institut.

Et, d'autre part, par les articles multipliés de journaux,

les affiches, les tracts et nos conférences dans les villes et surtout les campagnes où subsiste toujours un esprit de méfiance et de routine contre ce qui est nouveau, nous avions pu provoquer un tel mouvement d'empressement pour les bois américains que nous ne pouvions pas satisfaire aux demandes qui s'adressaient à nous aussi promptement qu'elles nous parvenaient.

Malheureusement du fait de l'inexpérience de nos expéditeurs, du mauvais conditionnement des emballages, de la brutalité des transporteurs, comme aussi du long trajet en mer, les bois arrivaient d'Amérique, secs pour le plus grand nombre, ce qui nous déconsidérait et nous valait une quantité d'invendu, telle que nous devions réduire nos ordres d'envois. C'était aussi un vrai déchainement de colère qui donna jour à la légende : que nous faisions ramasser dans les bois des sarments de vigne vierge que nous ébouillantions avant de les mettre en vente. Lassés des pertes et des injures, nous suspendions complètement expéditions et ventes escomptant une réaction dans les esprits. Sur cette entrefaite le journal « *Le Messager du Midi* » s'effondrait et mon frère dût venir habiter St-André. Or, nous ne pouvions plus rester ensemble notre commerce devenant insuffisant pour alimenter deux familles et nous décidions de nous créer chacun une situation particulière, tout en gardant l'un et l'autre la raison commerciale « *DOUYSSET Fils.* »

J'abandonnais à mon frère le commerce d'importation des plants américains et j'allais me fixer moi-même à Béziers où la vigne n'était pas encore maltraitée autant que la nôtre par le phylloxéra et où je pouvais continuer le commerce des vins. Dès mon installation, je me présentais au *Comice Agricole* de cette ville et y étais accueilli avec courtoisie et sympathie par les membres du bureau du moment MMrs Emilien GIRET président, Louis JOSSAND et Cyprien de CROZALS vice-présidents et enfin le secrétaire Mr BRINGUIER propriétaire et directeur du Journal « *l'Agriculteur* » qui le mettait à mon entière disposition.

Cahier d'Arts et Traditions Rurales, 16, 2003-2005

M'inspirant alors de la belle pensée qu'avait eue PLANCHON d'utiliser le greffage de la vigne française sur la vigne américaine pour la faire produire, en raison de leur quasi essence, je me demandais depuis longtemps déjà pourquoi on ne pourrait pas greffer celle-ci sur celle-là pour lui faire produire du bois. C'est ainsi que trouvant sur mon passage à Colombiers près Béziers, sur les bords du Canal du Midi, une vigne de 2 hectares complantée d'aramons de huit ans de toute beauté, j'allais immédiatement m'aboucher avec son propriétaire Mr BLAYAC et le décidais à me l'affermer pour sept ans à raison de 2 francs le pied, avec faculté d'en faire ce que je voudrais. Sans perdre de temps car nous étions déjà en Avril de l'année 1880, je fis couper la tête à toutes les souches, malgré les protestations de la population du village qui s'ameutait contre mes ouvriers, en les traitant de Vandales (1), et y greffer dessus du *Jacquez* et du *Riparia*.

Et fin Septembre, commencement Octobre, j'avais devant les yeux un véritable fouillis de bois inextricable, recouvrant l'entier sol de ma vigne et me permettant de livrer aux acheteurs arrivant en bande, à mon chais, route de Capestang au lieu dit « *La Barthe* » à Béziers, pour se fournir en boutures de 45 centimètres de longueur resplendissantes de fraîcheur et indiscutablement authentiques Ce qui était absolument impossible à faire en livrant du bois, retour de l'au-delà de l'Atlantique.

Il était réellement amusant de voir l'empressement mis par les voisins de mon installation à se fournir selon leurs besoins, se précipitant pour être immédiatement servis, ce qui m'obligeait souvent de mettre moi-même et toute ma famille la main à la pâte pour obliger ces braves gens, Et, dans le désordre provoqué par cet empressement, il arrivait souvent que je les entendais s'adressant à ma femme, Anna DELAUZE, lui demander des nouvelles de son père

(1)Détail savoureux : Le maire lui-même me dépêcha son garde-champêtre pour me défendre de continuer l'opération en cours.

et à ma belle-mère des nouvelles de son mari : en effet, la barbe hirsute que j'avais dû laisser pousser, n'ayant pas le temps d'aller me faire raser par suite de l'insuffisance de mon personnel à les satisfaire, me vieillissait de 10 ans. Le soir pendant que ma petite famille reposait, avec mon maître de chais Raymond AUBOUY toujours dévoué et prêt à m'être agréable, et ma belle-mère P. VILLARET, veuve DELAUZE, réellement infatigable et à la mémoire de laquelle je suis heureux de rendre un respectueux hommage, nous nous mettions à débiter devant la grande cheminée de la cuisine. à une longueur de 45 centimètres les sarments de 10 mètres au moins apportés dans la journée. Et quand le froid nous prenait aux pieds, nous jetions dans le foyer toutes les brindilles résultant du débit des boutures et nous nous réjouissions de pouvoir nous chauffer avec du bois qu'aucun prince, aucun milliardaire ne pouvait avoir à sa disposition.

Lorsque les voisins du chais et des villages d'alentour étaient munis, je faisais mettre les boutures restées en stock sur une jardinière et tous les jours j'allais de village en village, dans le haut *Bitterrois* et le *Minervois*, tels que : *Bize, Ginestas. Olonzac. Capestang. Puisserguier, Azille. Pépieux, etc.* faire une visite au premier magistrat pour le prier de vouloir bien faire mettre à ma disposition un local où je pourrais faire une conférence sur l'avantage qu'auraient ses administrés à reconstituer le plus tôt possible leurs vignobles.

Et le matin à l'aube, ma belle-mère qui m'accompagnait dans ces randonnées quotidiennes, après avoir fait atteler la jardinière, l'amenait au marché du village où les habitants se pressaient à se fournir, allèchés qu'ils étaient par la fraicheur des boutures. Et après diner nous repartions pour Béziers avec ma belle-mère tout heureuse de l'ampleur qu'offraient ses poches pleines du montant des livraisons. Pendant toute la durée du bail que m'avait consenti BLAYAC, il en fut tous les ans ainsi. Je puis donc affirmer au demeurant, quelles que soient les protestations

Cahier d'Arts et Traditions Rurales, 16, 2003-2005

de certains, que c'est de la vigne de Colombiers qui est mon œuvre personnelle, que sont sorties les innombrables boutures qui ont servi à reconstituer la plus grande partie du vignoble du haut *Bitterrois* et du *Minervois*. Et cet honneur que je revendique a été d'ailleurs reconnu dans un article, signé Raoul DAVRAY, le brillant chroniqueur littéraire, établissant dans le Journal « *l'Éclair* » du 29 Juin 1925 mon droit indiscutable à le faire.

Toutes ces occupations ne m'empêchaient pas d'aller entre temps rompre quelques lances au *Comice Agricole* avec mon fougueux collègue DESPETIS sur les variétés d'hybrides bouchets et de contester aux distillateurs de *Marseillan* et *Pomerols* la valeur de leurs arguments contre la liberté du vinage que nous réclamions avec le *Comice Agricole* en entier de Béziers, comme opération féconde et morale.

Comme aussi de conférencier et d'épiloguer sur les diverses variétés de porte-greffes, des meilleures modes de greffage, des soins à y apporter, soit pour la partie la plus avantageuse du sarment, soit sur l'affinité des cépages entre eux : *ce qui me valut une médaille de vermeil grand modèle du Comice Agricole.*

C'est d'ailleurs dans la dite vigne de Colombiers qu'éprouvant en 1883 une forte attaque de court-noué,(1) j'en venais facilement à bout en faisant apporter sur les lieux quelques tombereaux de chaux vive en pierre que j'employais de la manière suivante. Après avoir fait d'abord déchausser tous les ceps, sauf quelques-uns laissés comme témoins dans un petit coin, je faisais mettre 5 pierres de cette chaux dans chaque cuvette et le solde était répandu en poudre, après avoir trempé les pierres dans le Canal pour les faire déliter, sur toute la surface de la vigne enrichie d'une centaine de kilogs de soufre trituré. A ce moment je fis recouvrir les cuvettes, passer à la gratteuse l'entière surface

(1) Le compte-rendu de cette expérience si probante a paru en détail dans un des numéros de 1926 de **La Revue de Viticulture** *de M. Pierre VIALA.*

et lâcher dans la vigne la quantité d'eau du canal suffisante pour l'arroser. Ce qui me donnait 20 jours après une végétation aussi belle que celle des années précédentes.

En 1886 je revenais m'installer à St-André où pendant mon séjour à Béziers j'avais pu reconstituer mes vignes et acquis la maison que j'habite encore aujourd'hui avec ma famille et d'où je m'échappais pour aller tantôt à Béziers joindre ma voix à celle de mes amis SICARD et PALAZY, soit au Théâtre, soit aux Arènes pour y clamer les méfaits de la fraude qui s'y pratiquait cyniquement, disqualifiant ainsi le commerce des vins de cette ville, qui ne le méritait d'aucune sorte.

Tantôt à Montpellier, où, groupés ensemble, les hommes de bonne volonté de tous les départements du Midi, FERROUL en tête, parvenaient enfin, par des manifestations populaires multipliées, à arracher aux Pouvoirs Publics défaillants les mesures efficaces indispensables pour mettre fin à la situation angoissante dans laquelle la mévente tenait la population meridionale. C'est le 7 Mars 1894 qu'avec l'appui *moral d'abord et effectif après* du Conseil Général nous fondions la *Société Départementale d'Encouragement à l'Agriculture de l'Hérault*, du 1er concours de vinification agricole, de laquelle j'étais nommé, avec ROOS l'éminent directeur de la Station Ænologique, rapporteur et dont je suis resté secrétaire un quart de siècle. Cette création fut suivie de celle de l'*Union des Syndicats de l'Hérault*. J'oubliais qu'en 1886, j'avais uni mes forces à celles de mes compatriotes du canton de Gignac pour la mise en marche des travaux du canal de Gignac. En 1900 j'étais nommé *Membre du Comité de l'Arrondissement de Lodève* pour l'exposition universelle. En 1905 nous constituions à Montpellier avec ASTIER, CRASSOUS, et COMBEMALE la *Caisse Régionale de Crédit Mutuel Agricole*, du conseil d'administration de laquelle je fais encore partie et dont je suis devenu le doyen ; la même année avec avec VITALIS, GOT et GRANIER nous installions à Lodève la *Caisse de Crédit Agricole* de l'arrondissement

Cahier d'Arts et Traditions Rurales, 16, 2003-2005

même de Lodève dont je suis resté président jusqu'à sa liquidation. En 1906 je créais à St-André de Sangonis la *Caisse de Crédit Agricole Mutuelle* dont je suis encore Président honoraire après l'être resté effectif pendant un quart de siècle. En 1910 avec Arthur CAUSSE nous fondions la *Caisse de Crédit Immobilier* et en 1912 avec Félix MICHEL la *Banque de Crédit Commercial de l'Hérault*. En 1912 et 14, j'eus des médailles d'or aux Expositions Internationales de *Gand, de Charleroi, et de Londres*. Enfin à Pézénas le 1er Mai 1925 j'ai été couronné par Jean DURAND, ministre de l'Agriculture, pour le prix de Culture obtenu à l'exposition de cette ville.

Voilà la part exacte et véridique que j'ai prise dans la reconstitution du vignoble français et le rôle que j'ai joué pendant un demi-siècle dans la fondation et le développement des diverses associations dont je parle ci-dessus. C'est ainsi que j'ai excité chez nos populations l'esprit d'émulation et jeté la semence du grand mouvement mutualiste qui a abouti à la création de la Confédération Générale des Vignerons.

Et cette brochure est surtout ma meilleure réponse à tous mes détracteurs.

APPENDICE

Article de l'Éclair

Un oublié :

Le Moniteur des Plants américains

M. Elie Douysset s'est vu octroyer un objet d'art à la récente Exposition de Pézenas.

Cette récompense me fait penser à la libéralité du parlementaire qui offrait un cigare à une personne digne de l'attribution d'un bureau de tabac. Evidemment, le jury de l'Exposition ne peut donner que ce qu'il a, mais le ministre !

Ce n'est pas aussi que M. Douysset demande ou ait jamais demandé quelque chose. A la boutonnière de ce digne vieillard de quatre vingts ans, qui peut se prévaloir d'un apostolat viticole de plus d'un demi-siècle, ne se voit pas ce ruban vert dont des piles de coupons ont été épuisées depuis en faveur de tant de candidats fantaisistes. C'est à croire que la vigne, dont la feuille est le symbole de la pudeur physique, n'est pas moins, au moral, conseillère de modestie et de discrétion.

Et pourtant, quels titres éclatants pourraient mettre en avant, en faveur de ce méconnu et de cet oublié, ceux qui admirent la noblesse de son effort, la vertu de son labeur et la beauté de sa volonté d'effacement ! Qu'on en juge :

Né, comme son frère Paul, alors rédacteur en chef du « Messager du Midi », à St-André de Sangonis, Elie Douysset avait à peine trente ans quand, en 1874, Planchon se livra à cette grande « boulegado » d'où sortit le salut de notre terroir. Dans les bureaux de la rédaction, Planchon se plait à venir, à causer, à inciter les deux frères à se lancer dans la croisade. Son appel est écouté. Planchon en fait ses deux chevaliers servants. Avec une ardeur juvénile, les deux Douysset se mettent en campagne.

Cahier d'Arts et Traditions Rurales, 16, 2003-2005

Ils se livrent à une propagande intensive. Articles de journaux, conférences quotidiennes aussi bien dans les grands centres que dans les hameaux les plus reculés, lutte ardente contre l'esprit de routine et de méfiance, rien ne les rebute. D'autre part, grâce aux nombreuses relations d'affaires qu'avait en Amérique leur père, Théophile Douysset, grâce aux conseils et et aux adresses sans nombre que leur prodigue Planchon, ils inondent notre région de toutes les essences connues et inconnues, de la vigne transatlantique. Faut-il en appeler au témoignage des survivants de cette époque héroïque : Georges Coudon d'Aubenas, Pierre Viala ? L'activité de ces hommes d'action a été fébrile et leur tache a été fort difficile' Certains vignerons incriminaient les livraisons, d'autres se plaignaient des emballages défectueux de sarments. Les Douysset récoltèrent beaucoup d'ennuis et de mécomptes sans compter les injures, mais la foi qui sauve la vigne était dans leur cœur.

On lit dans le « Larousse » s'il vous plait, que si l'emploi des vignes américaines sur notre sol a pris la vaste extension que l'on sait, ce résultat a été obtenu grâce aux travaux et aux recherches « et grâce aussi à la persévérance des viticulteurs ». La persévérance, voilà la vertu cardinale d'Elie Douysset.... Pourquoi le ministre de l'Agriculture ne décernerait-il pas des prix de persévérance ? Si, à l'école, de telles récompenses font sourire, à la grande école de la vie, elles commandent l'admiration.

En Douysset, le réalisateur marchait de pair avec l'apôtre. Dix ans après qu'il eût commencé sa croisade d'importation, il pouvait s'enorgueillir du magifique champ d'expériences que constituait sa propriété de Colombiers, près Béziers, sise sur les bords du canal du Midi. Il y avait créé, en 1879, vne vigne américaine modèle en greffant des jacquez et des riparia, ces cépages nourriciers, ces privilègiés de la fortune, sur des aramons de huit ans. Le spectacle était magnifique, c'était la vigne régénérée dans toute la splendeur de son regain.

On sait qu'une variété de riparia a reçu le nom somptueux de « Gloire de Montpellier ». Mais comment dénommer et décorer ceux qui l'ont fait venir ce riparia bienfaisant, l'ont

propagé et implanté, ·reffé et illustré ?...

Monsieur le ministre de l'Agriculture, je prends la liberté de vous demander le ruban rouge pour Elie Douysset. qui a tant fait pour infuser à nos vignes un sang neuf....

Raoul Davray.

Cahier d'Arts et Traditions Rurales, 16, 2003-2005